

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

On a pu remarquer à Chantilly, au prix du Jockey-Club, une grande profusion de costumes de dentelle; c'était comme un uniforme, varié par la disposition des dentelles, par les garnitures de jais ou de chenille, par des nœuds et des attaches en ruban de couleur vive.

Ce n'est pas la dentelle seule qui constitue l'élégance du costume, mais bien la façon du drapé, la manière dont le pouf est chiffonné ou la tunique plissée. Ainsi, nous avons admiré de superbes dentelles; mais le costume en lui-même ne valait même pas un coup d'œil, sinon pour regretter qu'on n'ait pas su tirer parti de ces merveilleux volants.

Dans le pavillon de la famille d'Orléans, quelques invités auxquels Monseigneur le duc de Nemours faisait les honneurs avec la haute distinction qui caractérise le petit fils d'Henri IV. Toilettes charmantes dont nous n'avons à signaler que l'aristocratique simplicité.

Nous avons retrouvé dans les tribunes les habituées des Italiens, de l'Opéra et du Samedi du Cirque; costumes très collants, avec des gilets couverts de dentelle; étoffes changeantes, glacées, miroitantes, reproduisant les couleurs du prisme; mélanges harmonieux que l'on n'eût point tentés il y a quelques trente ans. La tournure toujours prééminente, soutenue intérieurement par des bourrelets de crins, si serrés qu'ils résisteront à un usage prolongé.



Costume en cachemire uni et broché de chenille, pour jeune fille de 16 à 18 ans.  
Costume en tissu de laine changeant, orange et gris bleu uni et à rayures (patron découpé).  
Modèles de mesdames Taskin et Guiard, 2, rue de la Michodière.

Quelques tuniques montées à plis tuyau-d'orgue; les plis prolongés jusqu'au bas, se maintenant sans cassure: l'effet était charmant. Par quel moyen l'avait-on obtenu? Une amie nous décrivit assez drôlement et malicieusement l'intérieur de cette jolie tunique tombante: Ces plis-tuyaux recèlent un léger



bourrelet en crin blanc qui descend jusqu'en bas, et le tout est si bien fait, si bien agencé qu'il est impossible de rien deviner.

Quelques costumes en dentelle crème d'une suprême élégance avec des pampilles en perles; la dentelle disposée verticalement, tourne au bas de la jupe en genre coquille, elle remonte vers la taille, et chaque rang piqué de longues aiguillettes en perles, retombe l'un sur l'autre; le tout drapé d'une polonaise en dentelle, relevée à gauche seulement et sur la hanche par un nœud en velours mordoré, à longs pans. Le devant froncé en chemisette de chaque côté d'un plastron en velours. A la manche arrêtée sous le coude, un haut parement en velours mordoré. Chapeau Huguenot en paille mordorée, avec un double panache de plumes crème et mordoré; les gants assortis au velours. L'encas avait la forme d'un dôme couvert de dentelle mordorée, sur un fond de tulle crème; dans le haut une grosse ruche faisait collerette, au manche en ivoire un chou en velours mordoré.

Cet autre costume nous a paru charmant. La jupe était couverte de dentelle plissée et froncée alternativement, une écharpe la coupait dans le haut et se nouait derrière en nœud bébé. Le corsage en taffetas, était couvert de tulle dentelle disposé en deux draperies croisées, devant, à la taille; la manche large, serrée au coude par un bracelet en velours grenat, le col droit en velours. La grande originalité de la toilette était l'encas, le premier que nous ayons vu couvert en velours avec le dessous tendu de dentelle crème; velours grenat assorti au col.

Les chapeaux sont de plus en plus extravagants avec leur parterre de fleurs, dominé par des branches qui semblent provoquer le ciel.

Les souliers conservent la forme à la poulaine et continuent à vous estropier, pour peu que vous soyez chaussée à votre pointure; cette pointe arrondie n'est guère séyante au pied qu'elle élargit et auquel elle donne un air de ressemblance avec le pied chinois.

C'est madame Turle, 9, rue de Clichy, qui a remis en faveur les nœuds en velours de couleur piqués dans le costume de dentelle. Nous avons vu chez elle un fort joli costume en dentelle de Chantilly, très joliment organisé. Sur la jupe en taffetas noir léger, une jupe en gros tulle noir sur laquelle sont montés les volants, ce qui rend beaucoup plus léger l'ensemble du costume; si la dentelle est très haute, elle sera posée d'abord sur un plissé de tulle qui lui donnera le soutien nécessaire. Sur le côté, chaque volant est drapé par un chou ou deux coques tombantes en ruban de velours. Le corsage a la forme casaque avec une haute dentelle relevée formant un pouf gracieusement chiffonné en spirale. Cette toilette destinée à la ville est parfaitement comprise et donne la note du goût qui distingue toutes les façons créées par madame Turle. Deux garnitures de nœuds l'accompagnent; l'une en velours de deux tons capucine, l'autre en velours noir.

Le voile ou le crêpe imprimé est une des plus jolies étoffes d'été pour le costume courant; il se combine avec le même tissu uni et la dentelle apporte son appoint d'élégance. Il y a aussi les pointillés de velours, le broché et la broderie. Madame Turle envoie les diverses combinaisons d'étoffes avec le prix du costume

tout confectionné, il est donc facile de faire son choix. La façon est gracieuse et nouvelle, les draperies solidement assujetties et les garnitures de goût. Les prix sont très abordables. Nous avons vu à 120 fr., de charmants costumes en lainage.

Quelques renseignements sur la coiffure seront, je crois, les bien venus. C'est à M. Virgile, 52, rue Basse-du-Rempart, que nous les demandons.

La coiffure a une tendance à se développer tout en laissant découverte la nuque, sur laquelle doivent jouer des frisettes; au casque se mêlent les enroulements de mèches ajoutées pour compléter le chignon. Les bandeaux sont ondes, ils descendent derrière l'oreille où ils se perdent dans les enroulements. Pour ce genre de bandeau qui veut l'ondulation touchant la raie frontale, M. Virgile a inventé un baisse-front très ingénieux dont on trouvera le croquis à la page intérieure de ce numéro. Ce postiche est largement ouvert au milieu et se pose sous les mèches ondes touchant la raie; la raie frontale est donc conservée, et les petites mèches de vrais cheveux qui rabattent sur le postiche le dissimulent tout à fait. M. Virgile réussit à réunir dans le postiche, ce qui le rend séyant, la légèreté de la monture et une disposition des cheveux naturelle. Ses leçons de coiffure sont données avec une clarté et une habileté remarquables. Aux personnes qui habitent la province ou l'étranger, M. Virgile donne par correspondance tous les détails nécessaires et avec l'aide de ses peignes à fourches, on arrive à reproduire toutes les coiffures en vogue.

CORALIE L.

#### HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

S'il est agréable de se servir de bonne et fine parfumerie, il est nuisible et même dangereux de faire usage de ces cosmétiques vendus à bas prix, et qui, promesse alléchante, doivent conserver votre jeunesse éternelle.

Les cosmétiques que nous allons vous signaler se recommandent par leur excellente fabrication; parfum délicat, essence fine, matière première de choix. En ce temps de villégiature, de séjour au bord de la mer, de vie en plein air, l'hygiène oblige à quelques précautions pour conserver le teint pur, les mains blanches. Nous rappelons qu'il ne faut jamais sortir sans voilette. Les eaux de toilette: de Chypre, parfum frais et suave, persistant sur la peau, arôme distingué; de Cédrat, rafraîchissant; de Laurier-camphrier, particulièrement bonne pendant les chaleurs, à cause de ses propriétés hygiéniques, sont également bonnes. Citons pour le visage la Crème de fraises se conservant indéfiniment; la crème émolliente au suc de concombres, pour les personnes qui ont la peau couperosée où chez lesquelles le sang afflue à la peau; la poudre de Cypris d'une finesse impalpable; le savon Sapoceti, la pâte de velours, d'une excellente conservation; elle nettoie la peau aussi bien que le savon et l'adoucit. — Nous parlerons prochainement des soins à donner aux mains.

\*\*\*

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS  
26, boulevard Saint-Denis.

Taches de rousseur, hâle, boutons, rougeurs sont dissipés par le Lait Antéphélique ou Lait Candès, pur ou étendu d'eau; une instruction détermine les proportions du mélange pour chaque affection.

Cette excellente préparation qui date de 1849 est surtout



précieuse comme eau de toilette ; employée pure ou avec moitié d'eau, elle enlève les taches de rousseur et le masque; coupée avec trois fois autant d'eau, elle les prévient et en empêche le retour. Douée de propriétés dépuratives, elle fait disparaître tout ce qui peut ternir la pureté de la peau du visage à laquelle elle rend rapidement sa fraîcheur et son éclat.

Ce Lait se trouve chez Candès et Compagnie, boulevard Saint-Denis, 26, et chez les parfumeurs et coiffeurs.

COMPAGNIE DES INDES  
27, rue du Quatre-Septembre.

Nos lectrices nous sauront gré de leur annoncer l'apparition d'une variété immense de nouvelles dispositions en foulard, cette étoffe si légère, si séyante, dont la vogue s'explique d'elle-même. Il est impossible de trouver un tissu qui se prête mieux à toutes les fantaisies du jour, car le foulard léger et frais comme la batiste, possède la consistance et le brillant de la soie, la souplesse et la solidité des cachemires. De plus, on reproduit en foulard toutes les dispositions de dessin connues; il y en a même quelques-

unes qui lui sont spéciales. On compose avec les teintes unies, dont l'échelle des nuances est aussi complète que possible, et les dessins variés : pois, anneaux, menus dessins, etc., etc., des costumes dont l'originalité et le bon goût sont incontestés.

Cette année, la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre, a ajouté à sa collection de foulards trois dispositions nouvelles à carreaux, que nous signalons particulièrement à nos lectrices. Nous pensons que le succès des foulards à carreaux écossais va être grand. Le moment est donc venu de demander à MM. Roullier frères et C<sup>ie</sup> leur collection d'échantillons, qu'ils envoient *franco* à toutes les personnes qui leur en font la demande.

N'oublions pas de rappeler aussi les soies de Chine écruées qui font toujours les plus ravissants costumes d'été et qui se lavent comme de la batiste; le foulard Sang-Hai tissé à carreaux et à rayures, avec lequel on compose des costumes complets véritablement merveilleux. Pour costumes de bains de mer les tissus nouveaux sont : le sac à raisin, qui coûte 4 fr. 50 le mètre en 1 mètre 10 centimètres; et l'étamine, 6 fr. 75 en 1 mètre 20 centimètres de largeur. Les teintes préférées dans ces deux tissus sont : écume de mer, bleu lapis, bleu marine, Saint-Bruno et beige naturel.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 205 et 207).

*Costume pour jeune fille de 16 à 18 ans.*

En lainage uni et broché de chenille, 90 fr.; en zéphir avec broderie ou dentelle, 50 fr.

Jupe unie, plissée verticalement de plis couchés, moyens, avec une draperie-tablier en tissu broché, relevée sous la tunique tombante, qui est aussi en broché et plissée verticalement avec une légère tournure arrondie. Le corsage-casaque est en broché, la basque du dos est échancrée en pointe sur un plissé en lainage uni. Un col montant. A la manche, un parement uni sous lequel prend un bouillonné en broché, serré au poignet par quelques rangs de fronces très rapprochés.

*Costume pour fillette de 14 à 16 ans. (Patron décou, pé.)*

En lainage uni et rayé 60 fr.; en zéphir garni de broderie, 40 fr.

Jupe en tissu rayé large-



ment plissée. Tunique relevée de côté et formant pouf. Veste en lainage uni, rejetée, en revers doublé de lainage à rayures, avec une chemisette froncée ou plissée. Col rabattu et parement de la manche en étoffe à rayures.

*Costume de jeune fille en lainage d'été vert amande uni et broché en relief d'un dessin velouté bleu angevin.*

Jupe en lainage avec un frisottant au bord et cinq plis rabattus pris sur la hauteur de la jupe. Polonaise en broché avec un gilet et le parement de la manche en velours bleu, celui-ci découpé en deux dents de scie. Le relevé, très en l'air, fait décrire à chaque devant une pointe fuyante qui dégage le tablier. Le côté gauche de la tunique vient s'agrafer à droite, près de la taille, par une agrafe artistique. — Ce costume coûte 150 fr., sans la veste, qui se fait en drap d'été assorti.

Costume en lainage d'été vert amande uni et broché en relief d'un dessin velouté bleu Angevin.  
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



## EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4472

## TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR

*Costume en soie changeante et voile bleu pâle.* — Jupe en surah glacé gris rosé brodée en soie bleue, d'un semé de zéros; au bas trois plissés en tulle, le tulle mis triple: cette jupe s'ouvre, de côté, sur une quille faite de plissés en tulle superposés, et les bords, non fixés, jouent dessus. La tunique en voile se drape, devant et irrégulièrement, en deux mignons paniers qui se perdent dans le pouf tombant gracieusement et drapé d'une suite de plis coques. Le corsage à très courte basque reçoit un fichu plissé dont l'une des extrémités vient s'arrêter au bas de la basque et au-dessus des paniers croisés, par un bouquet de bruyère rose mêlée de violettes. Collerette et manchette en tulle plissé. — Bas de soie rosée. — Souliers mordorés. — Gants de Suède naturelle. — Chapeau en paille belge, le bord bouillonné, une touffe de plumes bleues devant. — La bourse de la quêteuse est en satin bleu, pincée au bas par

un flot de ruban; le bord est coquillé et fleuri d'un bouquet assorti à celui du costume.

*Costume en taffetas briqué glacé et voile changeant.* — Jupe en taffetas, couverte aux trois-quarts par un haut volant, en tulle richement brodé en reprise, d'un dessin très couvert; au bord un plissé. Sur le tablier, une draperie en voile, ornée de sept rangs de velours grenat, découvre un côté de la jupe et se relève d'un groupe de plis serrés au-delà de la hanche; l'autre côté a des plis vagues étagés; la tunique, qui tombe droite derrière, est plissée verticalement et bordée d'un velours. Corsage à pointe avec un gilet en velours terminé en pointe et traversé en biais par une draperie en voile. Un col en velours. La manche montée par des fronces reçoit un revers en tulle brodé et une manchette en dentelle. — Bas de soie grenat. — Souliers en chevreau brillant. — Gants de Suède naturelle. — Capote en paille grenat, le bord bouillonné de velours; une touffe de fleurs mélangées et des herbes folles en aigrette.

## CHRONIQUE

*La fin de la saison. Coup d'œil rétrospectif. Les courses. Les bals. Les théâtres.* — La bienfaisance est l'argent des autres. Les expositions. Les concerts. La fête des *Victimes du devoir*. — Les livres. Le divorce.



A saison de 1884 a vécu!

« C'est dommage! disait un Harpagon de campagne dont l'âne venait de mourir de faim. La pauvre bête commençait à s'habituer à vivre sans manger! »

Nous pouvons dire, nous autres: C'est dommage! nous commençons à nous habituer à vivre sans dormir et sans nous asseoir! Pas sans manger, par exemple! Nous avons même fini par ne plus nous asseoir que pour dîner.

Ah! chères lectrices! quelle quinzaine que celle qui vient de finir! Par quel bout en commencer le récit? Dire que dans un mois la chronique mourra de faim, et qu'aujourd'hui elle meurt d'indigestion! Tâchons d'y mettre un peu d'ordre.

A tout seigneur tout honneur! messieurs les chevaux se sont conduits en bons patriotes. Au grand steeple-chase d'Auteuil, nous avons eu la joie de voir le champion de l'Angleterre battu, et celui de l'Allemagne embourbé dans la rivière. Au Grand Prix de Paris, nouveau triomphe pour une écurie nationale. Hurrah for Little Duck! Nous voilà, Dieu merci! débarrassés des courses pour quelque temps. Au fond, mesdemoiselles, les courses ne vous amusent guère. Vous préférez les bals, et vous fûtes, sous ce rapport — je parle des parisiennes, — servies à souhait cette année. Pendant presque deux mois, vous avez pu danser tous les soirs. Il y a eu tant de bals blancs que

les jeunes femmes ont commencé à se plaindre qu'on ne s'occupait pas d'elles. Cependant les grandes réunions n'ont pas manqué non plus, et elles ont atteint, ce printemps, une magnificence à laquelle on ne s'attendait pas d'abord.

Parmi ces fêtes, trois, surtout, restent dans notre mémoire: le bal Hirsch, le plus beau de tous, et, méritant le deuxième prix *ex æquo*, le bal Bisaccia et le bal Rothschild.

Le nouvel hôtel de madame de Hirsch, rue de l'Elysée, est en passe de devenir la maison de réceptions la plus élégante et la plus luxueuse de Paris. Il semble avoir été construit spécialement en vue des grandes fêtes, et ce n'est ni l'argent ni l'art de s'en servir qui manquent à ses propriétaires. Aussi, tout le faubourg Saint-Germain s'empresse chez ces étrangers archimillionnaires que personne ne connaissait il y a dix ans. Mais quelles splendeurs quasi-royales! Les danses sont conduites par un orchestre de virtuoses, et, pendant chaque repos, les chœurs de l'Opéra, massés sur le célèbre escalier, se font entendre. Fi du traditionnel plateau, circulant péniblement dans la foule! C'est sur de petites tables, apportées au centre de chaque groupe, qu'on sert des rafraîchissements plus ou moins solides, selon l'heure et le goût de chacun. Le service y atteint une perfection inimitable. On en est réduit à dire: « j'ai failli désirer » comme Louis XIV disait: « j'ai failli attendre ».

Quinze jours après son bal, madame de Hirsch donnait la comédie, avec la crème des Français, Coquelin en tête.

Je connais une charmante femme qui a failli en devenir veuve du coup; la marquise de Massa, dont le mari écrivait en même temps trois pièces, une pour





*Fabroner, imp. Paris.*

4472

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot, 2.  
 Coiffures de M<sup>lle</sup> VIDAL, 104, r. de Richelieu. Ciffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre.  
 Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Supercorunure de M<sup>me</sup> BORDEREAU, 32, r. du Sentier.



madame de Hirsch et deux pour la Rue Royale et les Mirlitons.

Au moment du coup de feu, j'ai rencontré le fécond et spirituel auteur qui faisait peine à voir. Il n'a jamais été gras, mais sa maigreur était arrivée jusqu'à la dessication. Si les applaudissements engraisaient, il a déjà dû reprendre son poids.

Pendant ce temps-là, les vrais théâtres jetaient de dernières lueurs mourantes. Le Député de Bombignac était fortement ballotté aux Français, et je doute que celui-là soit réélu l'hiver prochain. Le Maître de forges achevait d'encaisser son million, et les Italiens fermaient pour jusque... mettons jusqu'au premier novembre prochain, puisque l'affiche le déclare. A cette dernière représentation, madame G... se montrait, c'est le cas de le dire, avec la fameuse robe à épauettes de diamants que Paris et la province ont admirée au Salon. Je me demande ce que ferait cette élégante Elyséenne si des voleurs lui dérobaient ses bijoux dans la foule. Comment s'y prendrait-elle pour garder sur elle son corsage?

\*\*\*

Comme chaque année, on a fortement abusé des expositions, des concerts et des fêtes champêtres. De nos jours, la bienfaisance, comme les affaires, est l'argent des autres.

Nous avons eu l'exposition Meissonnier, au profit de l'Hospitalité de nuit, une des œuvres les plus recommandables que je connaisse, et aussi l'une des plus populaires. Sans doute, en ce temps de krachs, de phylloxéra et de fermiers réfractaires, les gens avisés se disent : qui sait si je n'irai pas coucher là quelque jour !

Je considère comme infiniment moins intéressante l'œuvre de la statue de Béranger. C'était le cas ou jamais de s'en tenir au proverbe : en France, tout finit par des chansons. Mais cet adage a vieilli et doit être remplacé par celui-ci : Tout finit par des statues. Les chansons du père de Lisette ont bien vieilli aussi, et l'on s'en est aperçu, au Trocadéro, malgré le talent des nombreux interprètes. J'ai connu peu de séances plus ennuyeuses.

Le concert donné au même endroit pour les adieux de Padeloup réunissait les auditeurs fidèles, devenus les amis fervents du courageux chef d'orchestre. Venu le premier, il a pu s'apercevoir que la parole de l'Évangile semble avoir été prononcée en vue des engouements de cette grande Ville, où les ouvriers de la dernière heure sont souvent les mieux payés.

Une autre citation sacrée vient à l'esprit en entrant à l'Exposition des diamants de la Couronne, installée à deux pas de ce terrain envahi par l'herbe où les Tuileries s'élevèrent jadis : Vanitas, vanitatum ! Où sont les têtes brunes ou blondes, les blanches épaules que ces trésors ont ornées ? On va les vendre. Qui aura le courage de les acheter ? Ne semble-t-il pas qu'ils ont toujours porté malheur ?

Les journalistes se sont donné, comme d'habitude, le plaisir d'organiser une « grande fête de la Presse ». Les Italiens ayant récompensé, l'année dernière, par la plus noire ingratitude, ce qu'on avait imaginé pour les victimes d'Ischia, on s'est enfin décidé à travailler *pro domo* su, Dimanche der-

nier, la moitié du Bois de Boulogne servait de théâtre à la fête qui se donnait au profit des « Victimes du Devoir » — victimes Françaises, bien entendu.

A la bonne heure ! Jusqu'ici, quand un pompier était resté sous les décombres de l'incendie, quand un sergent de ville avait reçu un mauvais coup en voulant arrêter un gredin, — je passe bien d'autres cas — les hauts fonctionnaires de l'État suivaient son enterrement et jetaient un éloge sur sa tombe. Les journaux illustrés publiaient son portrait et quelque plaque de marbre noir transmettait son nom aux âges futurs.

Désormais, avec l'argent récolté Dimanche, on pourra, aux femmes et aux enfants de ceux qui sont morts, donner un peu plus que du pain. Il ne fallait pas moins qu'un motif aussi touchant pour modérer — et encore ! — les plaintes des promeneurs, des cavaliers surtout, dont on a, quinze jours à l'avance, coupé les sentiers favoris par des palissades et des barrières. Les organisateurs avaient décidé que la fête serait à la fois populaire et mondaine. Au point de vue populaire, le succès a été aussi complet que la pluie a bien voulu le permettre. Au point de vue mondain, je me demande si le plus beau soleil du monde aurait fait réussir la bataille des fleurs. Il ne suffit pas ; chez nous, d'une affiche et d'un article de journal pour décider qu'il sera *pschutt* de faire telle chose. Paris n'est pas Nice, sous ce rapport, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

\*\*\*

Donc, voilà la vie Parisienne endormie pour cinq ou six mois. Les éditeurs ont lancé leurs dernières « nouveautés », parmi lesquelles je ne vois aucune œuvre destinée à survivre aux roses qui ont fleuri en même temps. En somme, l'année littéraire a été pauvre. Lise Fleuron d'Ohnet et Sapho d'Alphonse Daudet, qui la terminent, ne sont point des étapes en avant dans le succès et dans le talent de leurs auteurs. Il faut avouer, d'ailleurs, que le public est bien difficile à satisfaire. A tout prix il veut du nouveau et si quelque romancier, le prenant au mot, cherche à sortir des sujets ordinaires, cet enfant gâté lui en fait un reproche. Il se montre un peu froid pour *Criquette* et pour Lise Fleuron, parce que ce sont des « femmes de théâtre » et fronce les sourcils parce que Sapho est quelque chose de pire encore. Je crois, à vous dire toute ma pensée, que nous sommes, sans nous en douter, en pleine réaction littéraire et que, si Octave Feuillet (pas celui de Camors, l'autre) avait quelque vingt ans de moins, l'avenir serait à lui.

Il n'y a pas jusqu'au monde parlementaire qui a voulu finir par un « pétard », comme on dit maintenant, en votant le divorce en principe.

Ce qui m'a le plus étonnée dans ce vote, c'est l'indifférence assez grande avec laquelle les divorçables des deux sexes l'ont accueilli. Cela tient, d'une part à ce que l'eau de la mésintelligence coulera peut-être longtemps encore sous le pont des mauvais ménages, avant que le premier divorce puisse être prononcé par un tribunal. Et puis, en supposant même ce beau jour arrivé, les plus exaspérés, en apparence, contre la loi actuelle, regarderont à deux fois avant d'aller trouver le juge. Après tout, le divorce est une opération chirurgicale. Or, le baume d'acier, comme on dit, cause toujours un peu d'appréhension, qu'il s'agisse

(La suite à la page 212.)





TOILETTES DE DINER, DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

*Robe en gaze velours grise à fleurs camaïeu en relief. — Jupe en satin gris clair; le tablier couvert de volants en application posés diagonalement; les deux derniers remontent sur la croupe formée par les plis serrés qui montent la jupe; sur cette croupe s'appuie la basque-postillon du corsage, laquelle est fendue au milieu; deux petites draperies-panier et une traine en gaze-velours. Double jabot de dentelle appliqué sur le devant du corsage, diminuant et se coquillant de la taille à la pointe. Col montant couvert de dentelle. A la manche une dentelle appliquée en parement, et coquillée sur le côté.*

*Robe en ottoman d'été vert ancien broché de roses aux teintes effacées et surah vert ancien. — Sous-jupe*

*en taffetas, le tablier garni de deux volants froncés séparés par un plissé; une draperie en surah sur la partie supérieure et une autre, plissée transversalement, sur le côté au-dessus du volant. Toute la partie unie est couverte de volants en point, montés au bord, les uns sur les autres, et relevés par des plis; les deux du bas se coquillent sur le côté de la draperie plissée; ils sont pincés d'un nœud composé de trois coques tombantes en satin. La traine en broché n'a point les côtés assujettis à la jupe; elle se monte par des plis serrés, qui se développent progressivement en gros plis-tuyaux. A la basque, devant, une dentelle descend en spirale, sur le côté de la traine; le côté opposé n'a que des plis retombants. Au décolleté, coquillé d'une dentelle et fleurs de côté.*



COIFFURES ET POSTICHES

de M. Virgile,  
rue Basse-du-Rempart, 52.

N<sup>os</sup> 1, 2, 3 et 4. Coiffure en  
voie d'exécution (vue de face  
et de dos).

N<sup>o</sup> 3. Postiche se plaçant  
sur le bandeau avec écarte-  
ment pour conserver la raie  
frontale ; on le placera sous  
les mèches soulevées qui se-  
ront roulées sur un bigoudi ;  
le n<sup>o</sup> 2 montre la pointe du  
bigoudi sortant de l'ondula-  
tion et le bandeau terminé  
confondant le postiche et  
les vrais cheveux.

Le n<sup>o</sup> 1 montre le chignon  
en voie d'exécution ; l'enrou-  
lement qu'il décrit comme un  
S est en faux cheveux, ainsi  
que la longue mèche, qui est



3138

N<sup>o</sup> 1. Chignon commencé, avec faux-cheveux

prise dans un des  
crans du peigne Vir-  
gile et sous la mè-  
che de vrais che-  
veux, celle-ci relevée  
à racine droite.

Le n<sup>o</sup> 4 montre la  
coiffure terminée ;  
la petite mèche tom-  
bante ramenée vers  
le milieu afin de  
laisser le bout frisé



ENIG

N<sup>o</sup> 3. Postiche pour bandeaux.



compose de mè-  
ches entrecroi-  
sées maintenues  
dans le peigne  
Virgile ; l'une des  
mèches se pro-  
longe sur le col  
en ondulant ;  
épingles - boules  
parsemées dans  
la coiffure.

N<sup>o</sup> 5. Chignon.

jouer sur la nu-  
que, et la longue  
mèche de faux  
cheveux disposée en roule-  
ments sur la coiffure prépa-  
rée telle que la montre le  
croquis n<sup>o</sup> 1. On achève la  
coiffure en plaçant, d'après  
le croquis n<sup>o</sup> 4, deux peignes  
d'écaille à boules formant  
galerie. Ces peignes sont  
remplacés, pour une soirée  
dansante, par d'autres en  
diamants ou en perles.

N<sup>o</sup> 5. Chignon composé de  
mèches roulées et d'une mè-  
che relevée à racine droite  
avec frisettes posant sur la  
nuque.

N<sup>o</sup> 6. Coiffure avec ban-  
deau ondé et mèche couvrant  
la tempe. Le chignon se



3140

N<sup>o</sup> 4. Coiffure terminée.



3141

N<sup>o</sup> 6. Coiffure avec mèche ondulée  
tombante.



de se faire couper une jambe ou, tout simplement, de se faire arracher une dent.

Mais surtout, la loi votée, en principe, se réduira toujours, fatalement, à la formule suivante :

*Article premier.* Le divorce est rétabli en France.

*Article deuxième.* Les catholiques des deux sexes ne sont point admis à en bénéficier.

Voilà donc, résultat bizarre ! le Parlement d'une nation qui inscrit la liberté de conscience parmi les axiomes fondamentaux de sa Constitution ; voilà donc ce Parlement donnant à la question Religieuse une prédominance absolue en présence de l'acte le plus important de l'existence des citoyens.

Jeune fille catholique, vous épousez un catholique ? il vous appartient pour la vie. Vous choisissez un protestant, ou un juif, ou tout simplement un libre-penseur ? Il pourra demander le divorce, un jour, sans que, de votre côté, la même liberté vous soit donnée. Et comme, selon toute apparence, un marché aussi péniblement inégal tentera peu de pères ayant des fil-

les à pourvoir, voilà ce disciple de Luther, de Moïse ou de Renan, exclu des neuf dixièmes des familles où il pouvait chercher une compagne.

En somme, c'est, au point de vue du résultat, quelque chose comme la révocation de l'édit de Nantes appliquée au mariage.

Le soir de votre divorce, un jeune homme appartenant à l'une des trois catégories dont je parlais plus haut disait devant moi :

« Enfin ! je vais pouvoir me marier !

— Qu'attendiez-vous donc ? lui demandai-je.

— Eh ! j'attendais que le divorce fût rétabli.

— Oh ! bien, répondis-je, voilà une parole qui devrait vous faire dire *non* par toutes les jeunes filles.

— Et pourquoi donc, je vous prie ?

— Voyons, cher monsieur, supposez que vous soyez colonel d'un régiment. Engageriez-vous un volontaire qui se présenterait en vous faisant cet aveu : j'ai attendu, pour me faire soldat, que la désertion soit permise ? »

CONSTANCE.

## LE SECRET DE L'ABBÉ CÉSAIRE

(SUITE)

### VIII



Un matin, M. Destouches reçut de son fils le télégramme suivant :

« *Expulsions ordres religieux ordonnées à X... J'envoie ma démission au Garde des sceaux. A bientôt.* »

» MAURICE. »

« Pauvre garçon ! soupira l'ancien magistrat. Le voilà, lui aussi, avec sa carrière brisée ! Mais comme je l'envie ! Il trouve dans sa retraite le repos de sa conscience, tandis que moi !... »

Comme il faisait ces réflexions, la porte s'ouvrit et la présidente entra dans le cabinet de son mari.

« J'ai vu le facteur du télégraphe, dit-elle. Rien de fâcheux n'est arrivé ? Ces télégrammes me font toujours peur. »

— Si, j'apprends une nouvelle fâcheuse, mais prévue. Maurice quitte sa carrière.

— Lui aussi ! s'écria madame des Touches avec un geste d'accablement. C'est une habitude de famille, alors. Mais, au moins, dit-il, pourquoi, lui ?

— L'exécution des décrets contre les religieux est commencée dans son ressort.

— Eh ! mon Dieu ! de quoi se mêle-t-il ? L'a-t-on consulté ? est-il responsable ? Mais, peut-être, vous-même lui avez donné le conseil d'agir comme il l'a fait ?

— Je ne lui ai rien conseillé du tout, mais, à vous

parler franchement, j'estime qu'il n'y avait pas pour lui, d'hésitation possible.

— A la bonne heure ; mais la chose n'en est pas moins déplorable. Je ne connais pas de plus grand malheur pour un homme que d'être inoccupé.

— Oui, c'est un malheur de voir disparaître du jour au lendemain le but de toute une vie, et je l'éprouve aujourd'hui pour la seconde fois. Une fatalité s'attache à moi et aux miens. Dieu ne veut plus qu'il y ait des magistrats de notre nom. Pauvre Maurice ! l'enthousiasme du sacrifice passé, je crains que son amertume ne soit vive. Du moins, ne lui laissons pas voir la nôtre. »

L'émotion de M. des Touches était si grande que sa femme se retira, lui faisant grâce des récriminations que ce sujet fâcheux provoquait d'ordinaire. Le lendemain, Maurice écrivait :

« Vous vous y attendiez, n'est-ce pas ? Voilà ce que c'est que de compter un évêque et deux ou trois abbés dans sa famille, ou plutôt d'avoir une famille. Celagène dans certains cas, par exemple quand il s'agit d'aller sonner de bon matin à la porte d'un couvent, entre un serrurier et un gendarme. »

» Décidément, il faut toujours compter sur l'imprévu. Moi qui trouvais les vacances si longues à venir ! Les voilà commencées, et je vous embrasserai bientôt, le plus tôt possible, car on s'occupe trop de moi ici. Ma modestie en souffre. Les journaux du crû ont fait leur numéro de ce matin avec mon nom. Les uns rappellent mes aïeux du Parlement supportant l'exil plutôt que de violer leur conscience, et déclarent que mon départ est un deuil public. Les autres, d'un air bonhomme, insinuent qu'après tout la perte est



assez mince, et mon mérite assez restreint, puisque je peux vivre sans mes appointements.

« Pendant toute la journée d'hier, les visites n'ont cessé d'affluer et les cartes de pleuvoir. J'ai craint un instant de voir arriver des couronnes, mais j'ai déjà trente-sept invitations d'adieu à dîner.

» D'un autre côté, la prolongation de mon séjour à X... rendrait l'existence de certains individus impossible. Le capitaine de gendarmerie, qui déjeunait chez moi toutes les semaines, mais qui a quatre enfants, n'ose plus sortir de chez lui, de peur d'avoir à mesaluer dans la rue. Mon président s'est mis au lit hier soir, et je parierais bien qu'il n'éprouvera du mieux qu'après mon départ. Quant à moi, je fais mes malles. Dès qu'elles seront fermées, je prendrai le train. Je me réjouis de vous embrasser tous. »

Dans une lettre à sa sœur, arrivée par le même courrier, Maurice écrivait, sur un ton un peu diffèrent :

« Ma démission était forcée, mais je crains qu'elle n'arrive chez mon père des regrets encore cuisants, malgré les années. Aussi, je prends la chose avec lui du côté plaisant. A toi, ma petite sœur, qui as déjà toute ma confiance, je dirai la vérité. J'éprouve un découragement profond. J'aimais la magistrature comme les marins aiment la mer — quand ils l'aiment. Si tu savais comme j'ai travaillé pour en arriver où j'en suis ! Et me voilà, à vingt-huit ans, aussi avancé qu'à ma sortie de l'école, avec cette différence que la route ouverte alors est fermée aujourd'hui. Que vais-je faire ? m'inscrire au tableau des avocats. Et après ? C'est une carrière toute différente, qui demande des aptitudes tout autres. Je suis dans une tristesse amère et tu seras seule à le savoir. Mais, si c'était à recommencer, je referais ce que j'ai fait, je n'ai pas besoin de le te dire. »

« Pauvre Maurice ! dit Sabine à son institutrice, en lui tendant la lettre qu'elle venait de recevoir. Voyez ce qu'il m'écrit. Nous serons deux à avoir ses confidences.

— Ah ! fit en soupirant miss Wood, quand elle fut arrivée à la dernière ligne, je comprends que l'on soit découragé à certaines heures ! »

Deux jours après, un soir, vers six heures, l'institutrice restée seule à la maison avait profité de cette liberté assez rare pour se mettre au piano, et se donner le luxe de chanter pour elle toute seule. Peu à peu, l'enthousiasme de l'art s'était emparé d'elle, et sa voix superbe de contralto, s'échauffant par degrés, finissait par remplir le salon de son timbre chaud comme celui d'un violoncelle. Tout était oublié, en ce moment. Elle n'aurait pu calculer depuis combien de temps elle était là. Après avoir chanté tous les airs qu'elle préférait, elle disait, sur la musique de Weckerlin, les derniers vers de la chanson capricieuse du poète mort jeune :

Menez-moi, dit la belle,  
Vers la rive éternelle  
Où l'on aime toujours... !

Lentement, sa voix soupirait le : toujours ! tandis que ses grands yeux semblaient chercher dans le ciel les contours lointains du rivage que peu de voyageurs ont découvert.

Soudain, en s'abaissant sur les touches, son regard rencontra celui d'un jeune inconnu qui la contemplait avec une curiosité ardente. Il était grand, brun, assez pâle, en ce moment du moins. Ses favoris noirs encadraient un visage énergique et distingué, mais voilé d'un nuage que ses yeux perçaient d'une lueur. Il y avait, dans ce regard moins d'admiration que de surprise, moins de plaisir que d'une sorte d'inquiétude instinctive.

Quant à miss Wood, bien qu'elle fût loin d'être une pensionnaire, elle s'était levée, rouge de confusion.

« Mademoiselle, dit le jeune homme revenant à lui et saluant profondément, veuillez me pardonner mon indiscretion, si c'en est une. Je suis le frère de Sabine et je devine sans peine que vous êtes miss Wood.

— J'étais restée seule, dit Mary comme en s'excusant, et je m'étais oubliée.....

— Oh ! mademoiselle, c'est moi qui m'oubliais à vous écouter..... à vous regarder. Grâce à vous, mon retour dans cette maison ressemble si peu à ce que j'attendais ! »

Tout en fermant le piano, Mary fixait sur le voyageur ses grands yeux étonnés.

« Oui, continua ce dernier. Je rentrais ici fort sombre, car je viens d'éprouver la première grande déception de ma vie. Mais, peut-être, ne savez-vous pas....

— Si, monsieur. Votre sœur m'a tout dit. Je sais quel sacrifice vous venez d'accomplir et, bien que je sois une pauvre étrangère, il me semble que j'en comprends l'étendue.

— Ma sœur vous aime beaucoup, mademoiselle.

— Pas plus que je ne l'aime. C'est une chère et douce enfant, si simple, si naïve et si bonne !

— Eh ! mon Dieu ! mademoiselle, dit le frère de Sabine, en souriant, on croirait, à vous entendre, que vous avez le double de son âge.

— Ce qu'il y a de sûr, répondit gravement Mary, c'est que je devrais l'avoir, puisque ceux qui me l'ont confiée attendent de moi que je remplace sa mère. »

Le jeune homme considéra un instant celle qui venait de parler ainsi. Puis, s'inclinant avec respect :

« Je vois, mademoiselle, qu'ils ne se sont pas trompés. »

Au même moment la porte s'ouvrit, une forme s'élança, Maurice était dans les bras de sa sœur.

« Méchant ! disait Sabine. Ne pouvais-tu nous prévenir ? J'aurais été si contente d'aller à ta rencontre ! »

M. des Touches, vivement ému, tenait une des mains de son fils. La présidente, gênée de cette situation toujours plus ou moins fautive de la belle-mère dans une scène de famille, croisait et décroisait les plis de son manteau en répétant, faute de mieux :

« Pauvre Maurice ! pauvre Maurice ! »

Miss Wood, discrètement, s'était retirée dans sa chambre.

Elle reparut pour le dîner, mais elle n'y parla pas beaucoup. Sabine et son frère firent à eux seuls les frais de la conversation qui fut assez gaie.

« Il n'est question que de toi dans les journaux bien pensants, disait la jeune fille. Ils reproduisent ta lettre au Ministre qui est superbe : c'est de la lettre que je parle. Ton nom est dans « le livre d'or de la magistrature. »

— Oui ; je deviens, pour vingt-quatre heures, un



homme dont le nom vivra toujours. Ils sont bien une douzaine à qui j'ai fait gagner quarante ou cinquante francs de copie. Je ne connais rien de touchant comme ces articles. Je les lisais en chemin de fer et je m'écriais, comme s'il se fût agi d'un autre et non pas de moi : Héroïque jeune homme ! Heureusement que les lecteurs ne me voient pas en ce moment. Comme ils seraient désillusionnés s'ils m'entendaient dire : Jean, passez-moi le jambon aux épinards. Pour moi, depuis ce matin, je n'arrête de chanter comme dans *Guil-laume* :

C'était aux palmes du martyre  
A couronner tant de vertus.

— Vous êtes bien heureux de prendre les choses de cette façon, dit la présidente. Je ne connais rien d'aussi profondément triste qu'une carrière brisée, et qu'un homme de valeur réduit à l'oisiveté.

— Il y a quelque chose de plus triste encore, ma mère, c'est la pauvreté et l'exil.

Comme le regard de l'institutrice devenait voilé à ces paroles, Maurice s'empessa d'ajouter :

« Cette pensée me frappait ce matin, à la gare, à l'aspect des pauvres religieux qui prenaient le train, eux aussi. J'ignore où ils allaient, mais, à coup sûr, ils n'ont pas trouvé au terme de leur voyage ce que j'ai trouvé au bout du mien. »

En voyant miss Wood rougir légèrement et sa belle-mère pincer les lèvres, Maurice s'aperçut de l'allusion involontaire. Il expliqua sa pensée en se penchant vers sa sœur et en l'embrassant au front. Mais ce qui le frappait, par dessus tout le reste, c'était la tristesse profonde qui semblait accabler son père.

Le reste du dîner et de la soirée passa vite. Miss Wood s'était retirée de bonne heure dans sa chambre.

« Comment la trouves-tu ? demanda Sabine. N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

— Elle est plus que jolie et sa voix, dont j'ai pu juger par hasard, est la plus sympathique que j'aie entendue de ma vie. C'est un trésor que l'abbé Césaire vous a découvert là.

— Ah ! soupira madame des Touches, c'est un véritable malheur pour une pauvre fille qui doit gagner sa vie, qu'un extérieur trop séduisant... »

Personne ne releva cette observation pessimiste et la famille se sépara bientôt. Comme Maurice, plongé dans une rêverie troublante, prolongeait sa veille avant de se mettre au lit, il entendit, dans la pièce voisine, le pas régulier de son père qui marchait de long en large. Il se souvint que, toute la soirée, M. des Touches avait paru en proie à un accablement que les circonstances ne pouvaient suffire à expliquer. Désireux de calmer, s'il en avait le pouvoir, cette agitation pénible, le jeune homme frappa à la porte qui s'ouvrit immédiatement.

« Quoi ! mon ami, tu n'es pas encore couché !

— Je vous entends marcher, mon père, et j'ai deviné, dès la première minute, que vous êtes plus abattu que moi-même par ce qui m'arrive. Faut-il donc que ce soit moi qui vous console, et ne vous ai-je pas donné l'exemple de la bonne humeur ?

— D'un bout à l'autre tu as été ce que tu dois être. Je suis fier de toi. Mais cette fierté n'exclut pas la tristesse ; la mienne est immense. Avec toi, s'éteint en quelque sorte la tradition de la famille. Depuis

trois cents ans, un des Touches a porté l'hermine.

— Parbleu ! mon père, permettez-moi de réclamer. Je ne suis pas encore mort. Qui vous dit que votre petit-fils ne sera pas président de la Cour de Cassation, comme vous l'auriez pu être vous-même ? Dieu me garde d'aborder un sujet sur lequel vous ne vous êtes ouvert à personne. Mais enfin, vous admettez bien que nos situations n'étaient pas les mêmes. Il s'agissait pour moi d'un cas flagrant, public, tandis que vous.....

M. des Touches continuait sa promenade, perdu dans ses pensées. Tout à coup il vint se planter droit devant la chaise où son fils était assis.

« Maurice, dit-il, tu n'as pu supporter la pensée de violer le repos et le droit de tes concitoyens. Tu t'es représenté, n'est-ce pas, le remords qui remplirait le reste de ta vie ? C'est pour cela que tu es parti ?

— Vous le savez, mon père.

— Eh bien ! il peut y avoir dans le passé d'un magistrat un souvenir plus terrible ; c'est d'avoir mis son nom au bas de l'arrêt condamnant à mort un innocent.

— Grand Dieu ! dit Maurice en se levant, mu comme par un ressort. Est-ce possible, mon père !

— Hélas ! c'est possible, dit lentement le vieux juge en passant sa main sur son front.

— Et le malheureux a été... ?

— Sa tête n'est pas tombée. Il a eu sa grâce. Mais elle lui a servi de peu. Il est mort à Nouméa.

— Oh ! dit Maurice en entourant de ses bras le corps de son père qui était tombé dans un fauteuil. Je comprends votre douleur immense. Mais, après tout, vous n'étiez point responsable. C'est le jury qui condamne. Le magistrat ne fait qu'ouvrir la loi et lire la sentence.

— Hélas ! pendant de longues nuits j'ai fatigué mon esprit à me le persuader moi-même. C'est en vain. Non ! le juge qui dirige les débats, qui interroge l'accusé, qui résume la cause, ne peut se flatter d'être un instrument non responsable. Oserais-tu le soutenir, toi qui as vu vingt fois un procès en Cour d'assises ?

— Eh bien ! l'erreur n'est pas un crime. Je connais un homme qui a tué son ami à la chasse. Il ne se considère pas comme homicide.

— Il chasse toujours ?

— Non. Depuis l'accident, son fusil est resté accroché au mur.

— Tu vois bien ! Tu comprends maintenant pourquoi j'ai accroché au mur, moi aussi, la robe rouge qui a servi à tuer un malheureux. »

Le père et le fils restèrent en silence. Maurice oubliait sa propre histoire pour ne songer qu'au chagrin du vieillard qu'il voyait accablé devant lui.

« Mais comment avez-vous découvert la vérité ? dit-il enfin. Et comment, l'ayant apprise, n'avez-vous rien dit à personne ?

— J'en savais trop peu, et d'ailleurs il était trop tard. J'ai ouvert mon cœur à une seule personne, à un prêtre, à l'abbé Césaire.

— Vous n'aviez donc pas confiance en moi ?

— Tu oublies que tu étais un enfant, alors. Mais aujourd'hui, tu es deux fois un homme, par l'âge et par le sacrifice. Tiens, voici l'histoire terrible. Écoute. Tu regretteras moins, peut-être, le dangereux honneur auquel tu as renoncé. »



IX

« Tu ne peux guère te souvenir d'une cause criminelle qui a fait grand bruit, il y a vingt ans. On trouva, un matin, égorgé dans son lit, le caissier en chef de la maison de banque Varin-Delcourt et Compagnie. La scène avait eu lieu dans un petit hôtel de la rue de Londres, où se trouvaient les bureaux et le logement de Delcourt et de sa famille. Varin et sa femme habitaient Passy. Comme on était au mois de juillet, madame Delcourt et sa fille prenaient des bains de mer. D'un autre côté, Varin se trouvait en Belgique pour les affaires de la maison, qui étaient alors des plus mauvaises. Bref, la nuit du crime, Delcourt et le caissier dormaient seuls dans l'hôtel. »

Delcourt, autrefois caissier lui-même, était de ces hommes qui n'ont l'esprit ouvert et le coup d'œil prompt que pour les chiffres. Il raconta qu'il avait découvert le cadavre le matin, avoua qu'il était alors le seul être vivant resté dans la maison — la fatalité avait voulu que son domestique n'y eût pas couché cette nuit-là — et déclara qu'à son lugubre réveil les ouvertures extérieures étaient fermées exactement comme la veille au soir.

« Le parquet ordonna son arrestation. J'avoue que j'en eusse fait autant.

« Mais ce qui perdit l'infortuné, ce fut que le coffrefort avait été ouvert et volé d'une partie des titres qu'il renfermait, d'après lui. Or la clef du caissier avait été retrouvée, après de longues recherches, dans une cachette qu'un étranger ne pouvait évidemment connaître. Deux autres clefs seulement existaient : l'une entre les mains de Varin qui fut rappelé par le télégraphe et déclara ne s'en être jamais séparé ; l'autre en la possession de Delcourt.

« L'accusation, soutenue par un des hommes les plus habiles de ce temps, s'empara de ces faits étranges.

Elle s'attacha à démontrer que Delcourt, à la veille d'une déconfiture complète, avait voulu s'attribuer une partie des titres qui composaient l'actif social et que, surpris par l'apparition du pauvre diable qui couchait à côté de la caisse, il s'en était débarrassé par un coup de couteau. Le couteau appartenait à la cuisine de l'appartement de Delcourt.

« L'accusé se défendit assez mal, et, d'ailleurs, tout tourna contre lui. On prouva qu'en dernier lieu il avait eu, avec le caissier, des entretiens mystérieux où il semblait exiger une chose que l'employé refusait. Il fut même établi que celui-ci aurait été congédié sans l'intervention de Varin qui lui témoignait une amitié personnelle. Un témoin déclara avoir entendu, la veille du crime, ces paroles prononcées par Delcourt s'adressant au caissier : « Il faudra que vous passiez par là ou par la porte ». Pressé de les expliquer, l'accusé s'embrouilla, prétendit qu'il s'agissait de blâmer la conduite privée du caissier et nullement d'exiger sa complicité dans un vol. Finalement, il ne convainquit personne.

« Tout le monde, il faut le dire, semblait avoir perdu la tête. Varin, l'associé, fut d'une faiblesse déplorable, comme témoin à décharge, et chacun fut persuadé que la ruine de sa maison le préoccupait beaucoup plus que le danger qui menaçait la tête de Delcourt. Je ne pus même m'empêcher de le lui dire à l'audience.

« Malgré tout, je fus absolument étonné, je l'avoue, de voir le Jury rendre un verdict sans circonstances atténuantes. Je crois encore aujourd'hui que ces douze bourgeois qui, sans doute, avaient des fonds placés dans quelque banque, avaient été rendus impitoyables par cette phrase de l'exorde du Ministère public :

« Celui que vous voyez-là, messieurs, est un homme qui a tué pour voler non pas un individu ou une famille, mais des centaines de familles qui lui avaient confié leurs fortunes. »

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉNIGME

Le joyeux Printemps m'appelle !...  
Mon cœur d'or est sans défauts ;  
J'embellis l'herbe nouvelle  
Avant qu'arrivent les faux.  
Le papillon me respecte ;  
L'abeille me dit bonjour ;  
Le rossignol et l'insecte  
Me font une chaste cour.  
Le soleil au front me baise ;  
L'étoile me rit d'en haut ;  
La fraîche rosée apaise  
Ma soif, quand il fait trop chaud.

Seule, fille curieuse  
Aux prunelles de saphir,  
Impitoyable et rieuse,  
Seule tu me fais souffrir...  
Pourtant je ne puis, ô belle,  
Au prix même de mes jours,  
Dire s'il sera fidèle,  
Le cœur qui jure : « Toujours ! »  
Demande au tien s'il se donne  
Sans mesquine ambition ?...  
Le bonheur pur ne couronne  
Que l'humble immolation.

Mots en carré : O I S E  
I T O U  
S O I R  
E U R E

Explication du Proverbe :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4472,  
et le patron découpé de la robe pour jeune fille de quatorze à seize ans, figurine page 205.





3121

Jupon-tournure, de madame Bordereau.

Casaque du costume de jeune fille, p. 207.  
De mesdemoiselles Vidal.Jupon-tournure.  
De madame Bordereau, 32, rue du Sentier.

*Jupon-tournure en nan-zouck.* — A l'intérieur de la tournure, des cercles bien disposés, et dessus, trois plissés fournis; devant, dentelle et entre-deux. La moitié de jupon qui se boutonne dessus forme deux bouillons serrés par des rubans, qui font transparent sous un entre-deux de dentelle; au dessous, deux volants froncés rehaussés de dentelle.

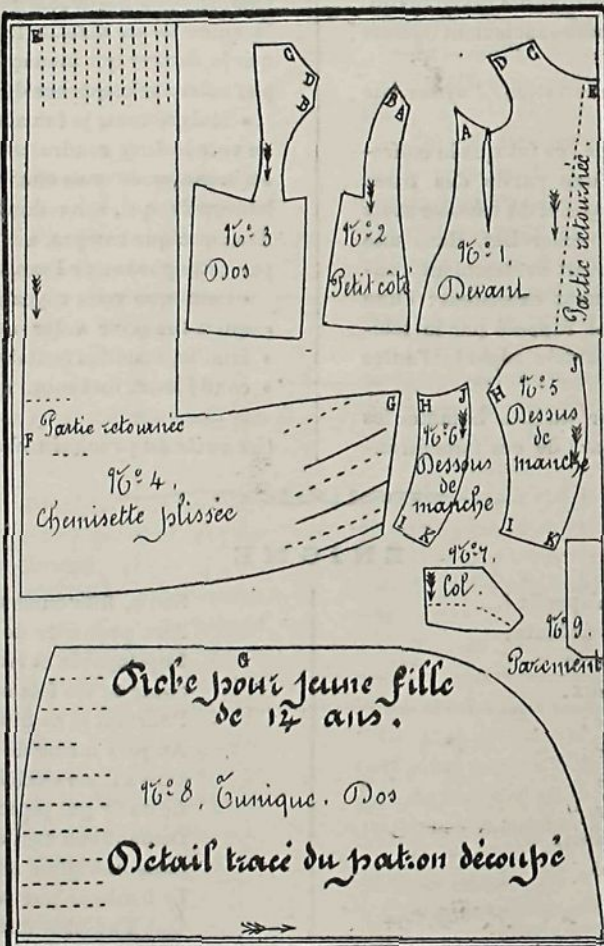
*Jupon-tournure.* — Intérieur comme le précédent. Au bas, devant, une série de sept plissés de dentelle. La moitié de jupon qui couvre la tournure intérieure, a une tournure composée de plissés tuyautés; dessous, trois hauts plissés, puis un volant froncé et quatre plissés de dentelle qui correspondent avec ceux du devant.

#### Explication du patron découpé.

1, Devant. La ligne pointillée indique l'endroit où l'on retourne l'étoffe en revers. — 2, Petit côté du dos. — 3, Dos. — 4, Chemisette plissée; la partie comprise entre les rangs de froncés retombe en chemisette. — 5, Manche, dessus. — 6, Manche, dessous. — 7, Col. — 8, Tunique, dos. — 9, Parement de la manche.

Les flèches indiquent le droit fil. Les lettres de raccord et les lignes pointillées répondent aux coches et aux lignes à la roulette du patron découpé. La veste et la tunique emploient 2 m. 50 d'étoffe en 1 m. 20 de largeur; 3 m. 60 pour la jupe plissée, en la faisant sur 60 c. de hauteur. La jupe se fera en percaline, recouverte du volant plissé, non bague, fixé sur la hauteur donnée.

Faire au devant n° 1 la pince du dessous du bras,



réunir ensuite le petit côté; faire le pli simple qui cache la couture de réunion du petit côté au dos; le milieu du dos a un double pli, mais la basque reste ouverte pour laisser passer le poul de la tunique. Le devant droit, sans être coupé, forme un revers trait laisse la place pour la chemisette. Celle-ci se plisse à l'encolure. A partir du premier trait à la roulette, trait transversal, les plis deviennent libres; au second trait on fronce la chemisette; on peut assujettir celui-ci sur un ruban et la partie comprise entre ces deux traits retombera en bouffant; le bas reste indépendant. Sur le côté on formera les plis du relevé, plis qui viendront se fixer sous la tunique à la lettre G, qui correspond à la coche du patron découpé. La tunique n° 8 se plisse, et se monte à la ceinture de la jupe. Le relevé se fixe soit après un ruban, soit après la jupe même; le premier a 20 c. en partant de la taille, le second à 33 c. et au milieu de la tunique; le relevé de côté indiqué par une coche — lettre G du détail — se fait à 40 c., à partir de la taille. La manche est froncée au coude; il faudra réunir les coches en regard du dessus et du dessous, et ramener la longueur de celui-ci à celle comprise entre les coches du dessous. Le col n'a pas de couture au milieu; le pointillé indique l'endroit où il se retourne sur lui-même. Le bord du col qui se monte à l'encolure est plus étroit que l'encolure; pour le monter, il faudra tendre le col et soutenir l'encolure du corsage. Ceci s'appelle, en forme de couture, *embu*; avoir soin que le droit fil se trouve à la taille à chaque partie du patron.